

Théâtre Olympia, recrutement comédien.ne.s JTRC

Dossier de premier tour

VIDÉO 1 : Choisissez un texte parmi ces 5 propositions et mettez le en jeu comme bon vous semble.

EXTRAIT 1 : FAIRE LE BEAU – Texte de Nicolas Doutey

*Pour toutes ces propositions de texte, « il » est transformable en « elle » et inversement.
Vous pouvez choisir un ou plusieurs fragments.*

1.

J'ai l'impression d'être habillé
je veux dire j'ai l'impression d'avoir été habillé
que ce n'est pas moi qui me suis habillé mais qu'on m'a habillé
comme quand j'étais enfant
sept ans par exemple, ma mère ou mon père décidait la veille ce que je porterais le lendemain et
on mettait les vêtements sur la chaise
un pull un t-shirt sur le dossier
le pantalon sur l'assise
caleçon chaussettes
et ces vêtements m'attendaient toute la nuit
sur la chaise
et le matin
sitôt levé
je les vêtais
et je partais dans ma journée
ma journée d'enfant
avec ces vêtements que je n'avais pas choisis mais je n'y pensais pas j'étais enfant
alors que là j'y pense
ce costume me rappelle un peu cette sensation d'être habillé par des parents
ou par quelqu'un qui n'est pas moi
j'ai une sensation d'extériorité avec ce vêtement
ce costume que je porte pour cet oral d'examen auquel je me présente pour pouvoir ensuite si je
réussis accéder à un genre de travail que je n'ai aucune envie d'exercer mais avec ce que j'ai fait
jusque là je n'ai pas d'autre idée il faut bien gagner sa vie donc maintenant
je suis là
avec ce vêtement
ce vêtement qu'on attend, pour cet oral c'est le vêtement attendu c'est carrément spécifié dans le
règlement
on attend ce vêtement ou ce genre de vêtement

2.

j'ai une sensation d'extériorité avec ce vêtement
ce costume que je porte pour cet oral d'examen auquel je me présente pour pouvoir ensuite si je
réussis accéder à un genre de travail que je n'ai aucune envie d'exercer mais avec ce que j'ai fait
jusque là je n'ai pas d'autre idée il faut bien gagner sa vie donc maintenant

je suis là
avec ce vêtement
ce vêtement qu'on attend, pour cet oral c'est le vêtement attendu c'est carrément spécifié dans le règlement
on attend ce vêtement ou ce genre de vêtement
c'est sans doute d'ailleurs le vêtement que portent les examinateurs et il est sans doute pour une raison ou pour une autre censé représenter du moins à leurs yeux les valeurs jugées indispensables à l'exercice du métier auquel cet examen permet d'accéder
des valeurs comme sérieux et des valeurs comme ponctualité
des valeurs comme réalisation des objectifs et des valeurs comme calme
et des valeurs comme responsabilité et communication
ces valeurs que portant ce costume je suis censé incarner
car il est bien entendu par tout le monde
pour une raison ou pour une autre
que ce costume incarne ces valeurs que je suis censé représenter, afficher, renvoyer
et moi dans ce costume ou à l'intérieur de ce costume ou entouré par ce costume j'ai l'impression d'être un intrus
j'ai l'impression d'être déguisé
et je me demande si ça se voit
il serait préférable que non parce que si ça se voit ils vont peut-être croire que je représente en vérité
quand je ne me déguise pas
ils vont peut-être croire que mon être véritable qui détonne dans ce vêtement représente en fait des valeurs exactement opposées et des valeurs contraires
des valeurs comme absence de sérieux et comme retard
irresponsabilité, échec
mutisme et stupéfaction
alors que ce n'est pas non plus tout à fait vrai

3.

est-ce que ça se voit que je suis étranger à ce costume

« bonjour je suis très à l'aise dans ce costume
cette veste reflète parfaitement le type de personne que je suis
en profondeur
aucune veste, aucune chemise et nulle cravate ne sauraient témoigner plus précisément de ma personnalité vraie et c'est même étonnant
c'est même étonnant à quel point cette veste, cette chemise et cette cravate mises ensemble représentent exactement mes qualités intérieures c'est comme une traduction parfaite
de moi »
« ce costume vous va comme un gant »
« oh oui c'est frappant
on dirait vous, ce costume on dirait vous »
« je vous remercie
ça ne m'étonne pas parce que je suis une personne responsable comme ce costume »
« ce costume a l'air de savoir où il va
et s'il disait quelque chose, on aurait probablement tendance à l'écouter

beaucoup plus qu'une casquette par exemple »
« une casquette ? je n'écouterai pas une casquette
il pourrait m'arriver d'écouter une casquette dans certaines conditions ou situations
par exemple l'été
mais dans une situation de travail avec quelqu'un qui doit mener une équipe de façon responsable
ça, non »
« je comprends »
« même si je le reconnais c'est bête »
« bien sûr »
« je vois bien que c'est bête car je ne suis pas butée »
« bien sûr que non vous n'êtes pas butée »
« mais évidemment »

ce vêtement a l'air de dire autre chose que moi
ou alors j'ai l'air de dire autre chose que quelqu'un qui porterait ce vêtement de façon spontanée
parce qu'il l'aurait choisi
c'est ma façon de le porter alors
ma façon de le porter en n'ayant pas choisi de le porter
c'est mystérieux quand même
je le porte comme si j'étais un visiteur occasionnel
à quoi ça tient ?
mes épaules ?
comment je pourrais être moins étranger à ce costume
comment me sentir moins visiteur occasionnel
peut-être en me tenant plus comme ça
comme ça
comme ça

*fait des essais variés
puis, ayant trouvé ou pas, sort.*

EXTRAIT 2 : ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR - MUSSET

Vous pouvez enchaîner les répliques de Camille sans tenir compte de celles de Perdican.

Acte 3 – Scène 6

Elle lève la tapisserie ; Rosette paraît dans le fond, évanouie sur une chaise.

CAMILLE : Que répondrez-vous à cette enfant, Perdican, lorsqu'elle vous demandera compte de vos paroles ? Si vous ne mentez jamais, d'où vient donc qu'elle s'est évanouie en vous entendant dire que vous m'aimez ? Je vous laisse avec elle ; tâchez de la faire revenir.

Elle veut sortir.

PERDICAN. Un instant, Camille, écoutez-moi

CAMILLE. Que voulez-vous me dire ? C'est à Rosette qu'il faut parler. Je ne vous aime pas, moi ; je n'ai pas été chercher par dépit cette malheureuse enfant au fond de sa chaumière, pour en faire un appât, un jouet ; je n'ai pas répété imprudemment devant elle des paroles brûlantes adressées à une autre ; je n'ai pas feint de jeter au vent pour elle le souvenir d'une amitié chérie ; je ne lui ai pas mis ma chaîne au cou ; je ne lui ai pas dit que je l'épouserai.

PERDICAN. Écoute-moi, écoute-moi !

CAMILLE. N'as-tu pas souri tout à l'heure quand je t'ai dit que je n'avais pu aller à la fontaine ? Eh bien ! Oui, j'y étais et j'ai tout entendu ; mais, Dieu m'en est témoin, je ne voudrais pas y avoir parlé comme toi. Que feras-tu de cette fille-là, maintenant, quand elle viendra, avec tes baisers ardents sur les lèvres, te montrer en pleurant la blessure que tu lui as faite ? Tu as voulu te venger de moi, n'est-ce pas, et me punir d'une lettre écrite à mon couvent ? tu as voulu me lancer à tout prix quelque trait qui pût m'atteindre, et tu comptais pour rien que ta flèche empoisonnée traversât cette enfant, pourvu qu'elle me frappât derrière elle. Je m'étais vantée de t'avoir inspiré quelque amour, de te laisser quelque regret. Cela t'a blessé dans ton noble orgueil ? Eh bien ! Apprends-le de moi, tu m'aimes, entends-tu : mais tu épouseras cette fille, ou tu n'es qu'un lâche !

EXTRAIT 3 : ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR – MUSSET

Vous pouvez choisir une ou plusieurs répliques de Perdican ci-dessous.

Acte 2 – Scène 5

PERDICAN. Il y a deux cents femmes dans ton monastère, et la plupart ont au fond du cœur des blessures profondes ; elles te les ont fait toucher, et elles ont coloré ta pensée virginale des gouttes de leur sang. Elles ont vécu, n'est-ce pas ? et elles t'ont montré avec horreur la route de leur vie ; tu t'es signée devant leurs cicatrices comme devant les plaies de Jésus ; elles t'ont fait une place dans leurs processions lugubres, et tu te serres contre ces corps décharnés avec une crainte religieuse, lorsque tu vois passer un homme. Es-tu sûre que si l'homme qui passe était celui qui les a trompées, celui pour qui elles pleurent et elles souffrent, celui qu'elles maudissent en priant Dieu, es-tu sûre qu'en le voyant elles ne briseraient pas leurs chaînes pour courir à leurs malheurs passés, et pour presser leurs poitrines sanglantes sur le poignard qui les a meurtries ? Ô mon enfant ! Sais-tu les rêves de ces femmes qui te disent de ne pas rêver ? Sais-tu quel nom elles murmurent quand les sanglots qui sortent de leurs lèvres font trembler l'hostie qu'on leur présente ? Elles qui s'assoient près de toi avec leurs têtes branlantes pour verser dans ton oreille leur vieillesse flétrie, elles qui sonnent dans les ruines de ta jeunesse le tocsin de leur désespoir et font sentir à ton sang vermeil la fraîcheur de leurs tombes ; sais-tu qui elles sont ?

CAMILLE. Vous me faites peur ; la colère vous prend aussi.

PERDICAN. Sais-tu ce que c'est que des nonnes, malheureuse fille ? Elles qui te représentent l'amour des hommes comme un mensonge, savent-elles qu'il y a pis encore, le mensonge de l'amour divin ? Savent-elles que c'est un crime qu'elles font de venir chuchoter à une vierge des paroles de femme ? Ah ! Comme elles t'ont fait la leçon !

Comme j'avais prévu tout cela quand tu t'es arrêtée devant le portrait de notre vieille tante ! Tu voulais partir sans me serrer la main ; tu ne voulais revoir ni ce bois, ni cette pauvre petite fontaine qui nous regarde tout en larmes ; tu reniais les jours de ton enfance et le masque de plâtre que les nonnes t'ont placé sur les joues me refusait un baiser de frère ; mais ton coeur a battu ; il a oublié sa leçon, lui qui ne sait pas lire, et tu es revenue t'asseoir sur l'herbe où nous voilà. Eh bien ! Camille, ces femmes ont bien parlé ; elles t'ont mise dans le vrai chemin ; il pourra m'en coûter le bonheur de ma vie ; mais dis-leur cela de ma part : le ciel n'est pas pour elles.

CAMILLE. Ni pour moi, n'est-ce pas ?

PERDICAN. Adieu, Camille, retourne à ton couvent, et lorsqu'on te fera de ces récits hideux qui t'ont empoisonnée, réponds ce que je vais te dire : Tous les hommes sont menteurs, inconstants, faux, bavards, hypocrites, orgueilleux ou lâches, méprisables et sensuels ; toutes les femmes sont perfides, artificieuses, vaniteuses, curieuses et dépravées ; le monde n'est qu'un égout sans fond où les phoques les plus informes rampent et se tordent sur des montagnes de fange ; mais il y a au monde une chose sainte et sublime, c'est l'union de deux de ces êtres si imparfaits et si affreux. On est souvent trompé en amour, souvent blessé et souvent malheureux ; mais on aime, et quand on est sur le bord de sa tombe, on se retourne pour regarder en arrière, et on se dit : J'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois, mais j'ai aimé. C'est moi qui ai vécu, et non pas un être factice créé par mon orgueil et mon ennui.

Il sort.

EXTRAIT 4 : LA POCHE PARMENTIER – Georges Perec

Pour cette proposition de texte, « il » est transformable en « elle » et inversement.

J'ai fait un rêve, une nuit ... Cela se passait dans une pièce... Presque pareille à celle-ci ... D'abord j'avais l'impression d'y être seule... Mais bientôt je m'apercevais que vous étiez non loin de moi... Juste derrière moi... Ou peut-être même devant moi... Vous étiez si près que j'aurais pu vous toucher en tendant le bras mais en même temps vous étiez complètement inaccessible... Peut-être comme si ce n'était pas vraiment vous, mais des images de vous, comme s'il avait suffi que quelqu'un claque dans ses mains pour qu'aussitôt vous disparaissiez... Devant moi il y avait un mur avec une mince et longue fissure et tout à coup j'étais sûr que je pouvais m'y engager, que la brèche allait s'élargir, que le mur allait s'écarter et alors j'arrivais dans une autre pièce... elle ne ressemblait pas vraiment à celle-ci... Elle était beaucoup moins longue... mais elle me semblait beaucoup plus familière, comme si j'y avais vécu pendant des années... comme si j'y avais passé d'innombrables soirées... Il y avait un homme assis dans un fauteuil... je ne le connaissais pas mais il y avait en lui quelque chose de bizarre, d'étrange... Pendant longtemps nous sommes restés tous les 2 silencieux... puis nous avons commencé à parler... et cette impression d'étrange, de déjà vu, de ressassé, devenait de plus en plus forte, de plus en plus oppressante... Et puis d'autres gens sont entrés, vous peut-être... c'est devenu de plus en plus confus et à la fin nous nous sommes lancés des injures incompréhensibles ...

EXTRAIT 5 – LE CERCLE DE CRAIE CAUCASIEN – de Bertolt Brecht

(Trad. Georges PROSER)

Groucha porte un baluchon et se dirige vers la grande porte. Alors qu'elle y arrive presque, elle se retourne pour voir si l'enfant est encore là. Le chanteur commence à chanter. Elle reste sur place, immobile.

LE CHANTEUR :

Comme elle se tenait là entre porte et portail, elle entendit
Ou cru entendre un appel à voix basse : l'enfant
L'appelait, ne vagissait pas, mais appelait avec intelligence
Du moins il lui semblait. « Femme », disait-il, « aide-moi ».
Et il disait encore, ne vagissait pas, mais parlait avec intelligence :
« Sache-le, femme, qui n'entend pas un appel de détresse
Mais passe, l'oreille brouillée, jamais plus
N'entendra l'aimé l'appeler à voix basse
Ni le Merle au petit matin, ni le soupir de bien-être
Des vendangeurs harassés à l'heure de l'angélus ».
Entendant cela

Groucha fait quelques pas vers l'enfant et se penche sur lui.

elle est revenue sur ses pas regarder
L'enfant encore une fois. Juste pour quelques instants
Rester auprès de lui, juste attendre qu'une autre vienne
La mère peut être ou n'importe qui
Elle s'assoit face à l'enfant, appuyée contre la caisse.
Juste avant de partir, car le danger était trop grand, la ville toute pleine
De flammes et de gémissements.

La lumière s'affaiblit comme si venait le soir, puis la nuit. Groucha est entrée dans le palais et a rapporté une lampe et du lait ; elle fait boire l'enfant.

LE CHANTEUR :

Redoutable est la tentation d'être bon.

A présent Groucha est assise, veillant manifestement toute la nuit près de l'enfant. Tantôt elle allume la petite lampe pour l'éclairer, tantôt elle l'enveloppe plus chaudement dans un manteau de brocard. Parfois, elle tend l'oreille et regarde autour d'elle pour voir si personne ne vient.

Longtemps elle est restée près de l'enfant
Et ce fut le soir, et ce fut la nuit
Et ce fut l'aube. Trop longtemps elle est restée
Trop longtemps elle a regardé
La respiration calme, les petits poings
Et à l'approche du matin la tentation devint trop forte
Et elle se leva, se pencha, prit avec un soupir l'enfant
Et l'emporta.

Elle fait ce que dit le chanteur, comme il le décrit.

Comme un butin elle l'a pris
Comme une voleuse, elle s'est esquivée.
Quand Groucha Vachnadzé fut sortie de la ville
Sur la grand-route géorgienne
Sur le chemin des montagnes du Nord
Elle chantait une chanson.